

The Dreamers

Poésie et raffinement

Innocents — Royaume-Uni / France / Italie / États-Unis 2003, 115 minutes

Maurice Elia

Numéro 231, mai-juin 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (2004). Compte rendu de [The Dreamers : poésie et raffinement / *Innocents* — Royaume-Uni / France / Italie / États-Unis 2003, 115 minutes]. *Séquences*, (231), 49–49.

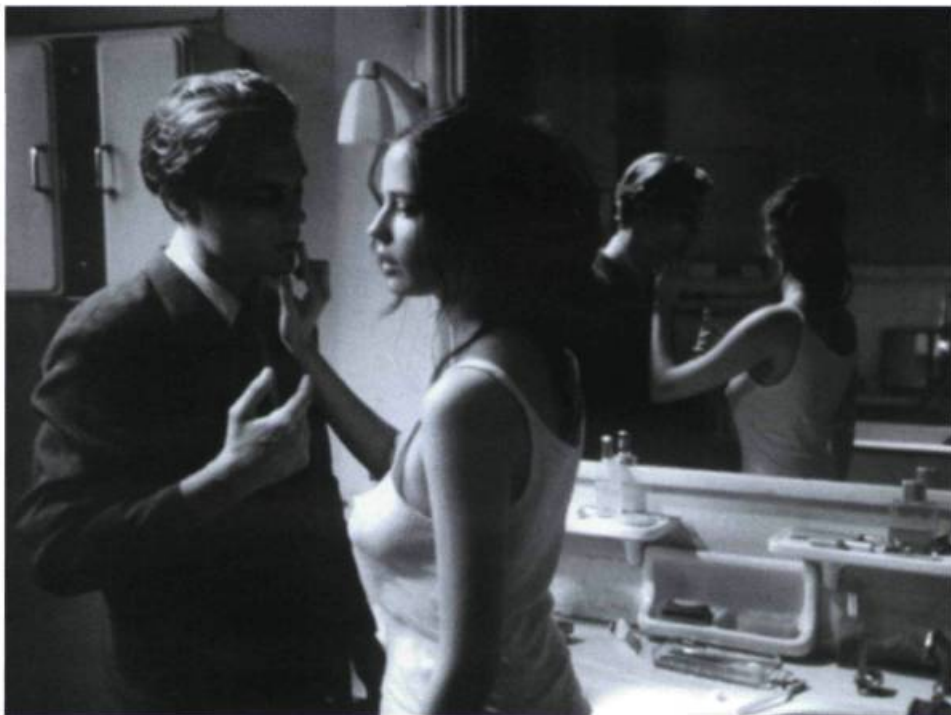
THE DREAMERS

Poésie et raffinement

Tandis que dans les rues de Paris, Mai 68 se prépare, puis fait rage, trois jeunes gens baisent dans un grand appartement bourgeois. Même si le film de Bernardo Bertolucci ne se limitait qu'à cela, il en vaudrait la peine. Mais heureusement, **The Dreamers** est bien plus que cela. Il dépeint, avec son trio érotique, la vie telle qu'elle est, sans fioritures sentimentales ni optimisme de commande. C'est un grand film, d'une beauté plastique à la fois simple et raffinée, une petite merveille de finesse et de tendresse qui confirme encore une fois l'intelligence et la stature de son auteur.

Avant tout, **The Dreamers** est un film sur le cinéma. Le cinéaste se range aux côtés des jeunes qui manifestent contre le départ d'Henri Langlois de la Cinémathèque française. Le trio charnel cherchera des réponses à ses divers questionnements en se lançant à la figure, en vrac, **Shock Corridor**, **À bout de souffle**, **Bande à part** et **Mouchette**, tandis que Bertolucci enrobe leurs jeux comme des cadeaux à l'aide des rubans musicaux des **Quatre cents coups**, des **Doors**, de Jimi Hendrix, de Michel Polnareff et de Françoise Hardy. Qui osera avouer son absence de participation à ce printemps parisien aux allures de **Joli Mai** magnifique, alors que se déchainait partout une révolution qui interdisait d'interdire ? Personne. Aucun Parisien qui se respecte ne laissera échapper l'occasion (même a posteriori) de mentionner qu'il s'est joint, même (et surtout) s'il ne l'a pas fait, aux affamés de liberté romantique brandissant dans les rues leurs slogans et leurs drapeaux rouges. Pourtant, Isabelle, Théo et Matthew peuvent se vanter qu'ils se sont eux aussi lancés à la conquête de l'art, de l'exaltation et de l'intensité révolutionnaire. Et il est probable que leur quête personnelle ait abouti à des résultats bien plus bénéfiques que ceux obtenus par les jeunes de mai. La vérité n'est peut-être pas uniquement à rechercher du côté de la fin, mais aussi du côté des moyens, disait en substance **Le Joli Mai** de Chris Marker en 1963. Lorsque, à la toute fin de **The Dreamers**, après avoir satisfait leur désir dans le corps de l'autre, dans l'instinct de l'autre, dans le désir même de l'autre, nos amis se joignent aux manifestants du boulevard Saint-Germain, ils peuvent se vanter d'avoir déjà fait leur révolution, de l'avoir vécue jusqu'au bout, même de l'avoir, à leur manière, réussie. La bourgeoisie et son charme discret, ils les ont déjà renversés. Sous les pavés, la plage ? Mais nos jeunes héros s'y sont déjà baignés, bien avant l'irruption du pavé briseur de carreau, venu de la rue. Ils ont fait l'amour, pas la guerre. Alors, qu'on ne vienne pas leur parler de barricades.

De tous les films de Bertolucci, celui-ci est probablement le plus réel, le plus vivant. La caméra s'attache aux objets (un bri-



Le sexe se mêle au tumulte des idées romantiques

quet, des cigarettes rouges, une affiche de Dietrich) et aux corps, la plupart montrés sous leur aspect le plus vulnérable, éveillant à la fois passion et nostalgie. Il réveille certes en chaque cinéphile son amour du cinéma, mais clame aussi l'importance d'une époque à qui l'on doit, malgré les mouvements de dérision et de rejet lancés à son endroit, les immenses changements sociaux dont on bénéficie encore aujourd'hui.

Le sexe dans **The Dreamers**, poétique et raffiné, se mêle habilement au tumulte des idées romantiques et rien ne vient obscurcir la hardiesse de son exubérance. Les corps se touchent et se caressent sans retenue, ils se prélassent, assoupiés, dans une baignoire et leur moiteur intime se colle aux murs avec une facilité confondante. Pas de cruauté ni de désespoir dans les accouplements de cet ultime tango parisien. Bien au contraire : une grâce exquise les entoure, les embrassant d'une brillance qui rend sa beauté presque déchirante. L'exploration charnelle est mise en parallèle avec les événements qui se déroulent à l'extérieur de l'appartement, et ceux-ci perdent du même coup leur force politique. Car les enfants spirituels de Bertolucci leur ont donné un nouveau visage.

Maurice Elia

■ **Innocents** – Royaume-Uni/France/Italie/États-Unis 2003, 115 minutes – Réal. : Bernardo Bertolucci – Scén. : Gilbert Adair, d'après son roman – Photo : Fabio Cianchetti – Mont. : Jacopo Quadri – Son : Mark Auguste – Déc. : Jean Rabasse – Cost. : Louise Stjernsward – Int. : Michael Pitt (Matthew), Eva Green (Isabelle), Louis Garrel (Théo), Robin Renucci (le père), Anna Chancellor (la mère) – Prod. : Jeremy Thomas – Dist. : Fox.